

Francis Dolmani



Une vie de
pantin

Francis DOLMANI

Une vie de pantin

© Francis DOLMANI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6661-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes remerciements à Marc C.

En souvenir de notre amitié et des bons moments passés ensemble.

F. Dolmani

Chapitre 1

Luc Grignard pouvait être fier de sa « réussite » : né dans les années 60 d'un père ouvrier encarté au parti communiste et d'une mère au foyer cantonnée aux tâches ménagères et à la domestication de ses cinq enfants, il était parti du bas de l'échelle anthropologique, son CAP maçonnerie en main, pour gravir un à un les échelons de la reconnaissance sociale et financière ; ce qui est à peu près la même chose, ces deux aspects étant dans toute société humaine intimement liés et interdépendants. En effet, même au temps béni des chasseurs cueilleurs, celui qui avait la chance ou le privilège de ramener le plus de gibier, de baies ou de fruits sauvages se voyait encensé par ses pairs et obtenait au prix d'un moindre effort les faveurs de ses prétendantes à l'issue d'une parade amoureuse réduite « à sa portion congrue », ou, pour utiliser une expression moins anachronique et plus contextuelle, « au minimum syndical ».

Luc Grignard s'était construit à la sueur de son front, à la force de ses poignets et à la rapidité de sa truelle, suivant dans un premier temps les traces de son père laissées dans le béton encore frais pour se hisser année après année jusqu'à sa position enviable de chef d'entreprise d'une PME de cinquante salariés œuvrant dans le secteur des travaux publics. Grignard SA était désormais une entreprise influente et incontournable de la région lyonnaise, et dont le siège social s'était opportunément implanté au sein d'une zone franche de l'Est lyonnais, principalement en raison des avantages fiscaux afférents, tels que des exonérations de TVA, d'impôts sur les bénéfices ou de droits de douane. Ces dispositifs spécifiques avaient été créés dans l'objectif d'attirer des investisseurs, exonérés de charges fiscales et sociales, et de développer l'activité économique sur des territoires jugés prioritaires par les autorités, à savoir des quartiers de plus de dix mille habitants situés dans des zones dites sensibles ou défavorisées, et définis selon leur taux de chômage, la proportion de jeunes sortis du système scolaire sans diplôme ou encore le potentiel fiscal par habitant.

Luc Grignard avait rencontré au cours de ses pérégrinations professionnelles celle qui allait devenir sa femme et qui se trouvait par ailleurs être l'héritière d'une riche famille de promoteurs immobiliers. Le hasard faisant bien les choses, il avait remporté de nombreux appels d'offres et obtenu à maintes reprises - plus ou moins indirectement - de juteux contrats de construction de lotissements, d'immeubles d'habitation, de bureaux et de maisons individuelles

sur Lyon et son agglomération. Ses relations combinées à un bouche-à-oreille favorable lui avaient permis de bâtir un solide patrimoine financier concourant à asseoir son confortable statut de self-made-man envié et reconnu, ce qu'aucun de ses ascendants paternels ni maternels n'étaient parvenus à faire, au grand dam de ses frères et sœurs qui croupissaient toujours dans les bas-fonds du prolétariat perçu comme indigne et salissant.

Son mariage avec Carole avait été célébré en grandes pompes au château de la Tour-de-Salvagny, une somptueuse bâtisse du 19^{ème} siècle nichée au cœur d'un parc arboré de deux hectares, à seulement quinze minutes de Lyon. La compilation hétéroclite de deux univers diamétralement opposés avait donné lieu à des échanges pour le moins saugrenus, l'aristocratie provinciale faisant de son mieux pour se fondre dans le peuple, comme les patriciens dans la plèbe - et réciproquement -, au prix toutefois d'arrangements et de compromissions passablement dissonantes. Puis la fête terminée, tout le monde était rentré chez lui, les uns dans leur hôtel particulier du quartier Bellecour ou leur villa d'architecte dans les Monts d'Or, les autres dans leur HLM de banlieue, et tout était rapidement rentré dans l'ordre, si l'on peut dire...

Luc Grignard travaillait beaucoup ; il ne comptait pas ses heures, à fortiori celles passées avec son épouse Carole, lesquelles s'étaient réduites au fil du temps comme peau de chagrin, tant et si bien qu'il ne la voyait que très peu, le plus souvent en coup de vent entre deux rendez-vous, tant professionnels que privés, ou entre deux chantiers. Carole avait beaucoup de mal à s'en accommoder, elle qui avait avorté contre son gré d'un début de carrière prometteuse pour laisser son époux diriger et sustenter le foyer en bon père de famille, comme le voulait la tradition aristocratique à laquelle Luc Grignard n'était pourtant pas tenu d'adhérer compte tenu de son pedigree socio-familial. Mais les apparences ont dans certaines circonstances et dans certains milieux autant d'importance que la réalité et le patriarche improvisé, bien qu'orphelin de lignée bourgeoise, mettait toujours un point d'honneur à satisfaire aux convenances dictées par procuration par sa belle, très belle famille. En outre, les enfants, qui constituent d'ordinaire une sorte de passage obligé pour toute famille digne de ce nom, n'étaient pas encore venus égayer ni troubler davantage ce foyer chancelant dans lequel les faux-semblants, qu'ils soient d'ordre sentimental ou culturel, menaçaient chaque jour un peu plus de fissurer le fragile édifice.

Il était environ 19h30 ce soir-là lorsque Luc Grignard franchit la grille ancienne en fer forgé et gara sa Land Rover au bout de l'allée gravillonnée menant à la maison de maître qu'il avait acquise quelques années plus tôt dans un quartier résidentiel et huppée d'Ecully, une commune globalement aisée juchée sur les hauteurs de Lyon, non loin des Monts d'Or et des Monts du Lyonnais. C'était une grande bâtisse construite à la fin du 19^{ème} siècle, vraisemblablement vers 1880, et la présence d'anciens bâtiments d'exploitation, qualifiés par la suite de « dépendances », témoignait de la vocation économique (agricole, industrielle ou artisanale) de cette véritable maison de maître qui la différenciait de la « simple » maison d'habitation bourgeoise.

Luc gravit les quelques marches de l'escalier en pierre de taille qui conduisait à la grande porte d'entrée centrale entourée d'une fenêtre de chaque côté. Il pénétra dans le vestibule, accrocha sa veste au porte-manteau et entra dans ce qui était un siècle auparavant l'espace de réception, à savoir le salon et la salle-à-manger qui constituaient alors les pièces maîtresses de la maison. Elles étaient joliment décorées et avaient gardé leur charme d'antan avec leur belle cheminée finement sculptée, leurs moulures au plafond et les boiseries ornant le tour des fenêtres et le bas des cloisons, elles-mêmes tapissées d'un revêtement en tissu de couleur grenat, dont l'aspect mat et délicatement nervuré donnait à l'ensemble un ton raffiné et délicieusement désuet.

Carole était affalée dans le vaste canapé en U trônant au centre de la pièce, les jambes repliées sur l'assise et un bras s'appuyant nonchalamment sur un accoudoir. Lorsqu'elle aperçut son époux surgir du vestibule, elle se redressa et se rassit convenablement pour l'accueillir aussi chaleureusement qu'elle le put, les mains jointes sur ses genoux :

— Bonjour mon amour, lança-t-elle d'un ton monocorde.

— Bonjour mon amour, répondit Luc flegmatiquement.

— As-tu passé une bonne journée ?

— Ennuyeuse, répliqua-t-il machinalement en se dirigeant vers le buffet Louis XV faisant très fréquemment office de bar en alcools fins et spiritueux.

— Ah bon ? fit-elle mine de s'étonner.

— Mes journées sont toujours ennuyeuses quand tu n'es pas près de moi, ironisa Luc tout en se servant une rasade conséquente de whiskey Redbreast 12 ans Single Pot Still, une référence irlandaise, facile d'accès pour les novices mais suffisamment complexe pour satisfaire les amateurs éclairés. Ample et gourmand, son surnom de « nectar irlandais » était amplement mérité et faisait l'unanimité auprès des connaisseurs avertis.

— Flatteur !... rétorqua Carole de guerre lasse. « Je t'aime. »

— Je t'aime aussi, déclara Luc d'un air songeur tout en humant consciencieusement le précieux breuvage qu'il faisait tourner délicatement dans son verre pour mieux en ressentir les différentes essences.

— Au fait, maman va passer, fit remarquer Carole.

— Tant mieux, approuva Luc, les yeux rivés sur son verre.

— Tu ne devines pas pourquoi ?

— Non... Qu'est ce que tu veux dire ? Il y aurait quelque chose à comprendre ?

— Peut-être... répondit Carole d'un air malicieux visiblement destiné à susciter la curiosité de son époux.

— Vous me faites des cachotteries toutes les deux ? s'enquit alors Luc, passablement intrigué, en levant les yeux de son verre pour les tourner vers son épouse.

— Si peu... poursuivit Carole avec une indolence calculée tout en accentuant délicatement sa pose sensuelle, presque lascive.

— Alors, j'ai encore plus hâte qu'elle arrive, lança Luc avec un certain entrain, sans rien masquer de son regain d'intérêt pour d'éventuelles confidences ou nouveautés qui lui faisaient cruellement défaut dans le cadre de son petit univers conjugal.

À ce moment, la sonnerie retentit. Luc posa son verre sur le buffet Louis XV et se tourna vers la porte d'entrée, un sourire de plus en plus intrigué aux lèvres :

— Quand on parle du loup... commenta-t-il à voix basse, dos au meuble-bar,

les deux coudes posés sur le plateau en merisier, les mains pendantes, une jambe repliée sur la fine corniche délimitant la base de l'ouvrage en bois massif.

— On en voit la... tête, enchaina finement Carole, avant de lancer d'une voix forte :

— Entre maman, c'est ouvert !

— Bonjour mes agneaux ! lâcha Marie-Pierre d'un air enjoué en s'avançant vers sa fille et son gendre.

— Bonjour belle maman, salua Luc tout en se retirant du meuble Louis XV à la vue de sa belle-mère qui semblait presque crouler sous le poids du volumineux paquet qu'elle portait maladroitement :

— Vous êtes bien encombrée, laissez-moi vous aider à porter ce colis.

— Ne l'ouvre pas ! s'interposa promptement Carole en tendant le bras en signe d'opposition.

— Il est pour moi ? interrogea Luc dont la curiosité allait crescendo. Ce n'est pourtant pas mon anniversaire.

— Posez-le sur la table, mon cher gendre, pria Marie-Pierre.

— Avec plaisir... Alors, de quoi s'agit-il ? questionna Luc avec une impatience non dissimulée.

— Devine, proposa Carole.

— Très bien... Un appareil ménager ? suggéra son époux après un court moment de réflexion.

— Pas vraiment. Quoi que, dans un sens...

— Ah... Je ne suis pas loin. Un indice ?

— Vous n'allez pas vous en servir tout de suite, intervint Marie-Pierre qui commençait à se prendre au jeu.

— Je ne vais pas m'en servir tout de suite... Et pourquoi, je ne vais pas m'en servir tout de suite ? Là est la question... C'est comestible ?

— Non, pas du tout, répondit Carole sans hésiter.

— Un meuble ? poursuivit Luc.

— Oui, c'est une sorte de meuble. Même si, en pratique, on ne l'utilise pas très longtemps.

— Un meuble que l'on n'utilise pas très longtemps ?... Tout ceci est très mystérieux... Je ne vois pas du tout.

— Tu donnes ta langue au chat ?

— Au chat, au chien et même au boucher.

— Nous n'allons l'utiliser que dans huit mois, lâcha alors Carole avec une ostensible satisfaction.

Luc se tut un court instant, comme pour mieux accueillir la nouvelle, puis son visage s'éclaira et il répliqua avec un mélange d'enthousiasme et de retenue circonspecte :

— Quoi ?... Non, c'est vrai ?...

— Ouuuuui ! s'exclama Carole en laissant jaillir sa joie et en battant des mains comme un enfant qui découvre son cadeau au pied du sapin de Noël.

— Et depuis quand, tu le sais ? s'enquit Luc avec une certaine fébrilité.

— Ce matin.

— Allez-y, ouvrez-le ! suggéra prestement Marie-Pierre.

— Avec grand plaisir ! approuva Luc sans retenue.

Il déballa énergiquement le volumineux paquet pour en extirper le mystérieux objet tant convoité puis s'exclama avec surprise :

— Une table à langer !

— Celle qui a servi pour ma petite carole, précisa Marie-Pierre avec une tendresse un peu artificielle. Je l'ai gardée comme la plus précieuse des reliques.

— Elle est pour nous maintenant, continua affectueusement Carole.

— C'est merveilleux, c'est le plus beau jour de ma vie, s'extasia paisiblement Luc.